

Victor Hugo, Hernani

La pièce *Hernani* est sous-titrée « L'honneur castillan ». Comment comprendre ce sous-titre ?

Introduction :

Le titre, *Hernani*, est le nom d'un des personnages de la pièce, comme c'est souvent le cas dans la tradition théâtrale, mais Victor Hugo a également songé à plusieurs sous-titres, reprenant une habitude fréquente dans le théâtre classique (par exemple *Dom Juan* de Molière est sous-titré « le festin de pierre » ou *Le Misanthrope* « L'atrabilaire amoureux »). L'écrivain avait d'abord pensé à « La jeunesse de Charles Quint », car il avait envisagé d'écrire au sujet du personnage une trilogie dont *Hernani* aurait été la première pièce. Puis il avait songé à « Tres para una », titre qui mettait l'accent sur la couleur locale espagnole et faisait rayonner la figure de Dona Sol. Enfin il a choisi un titre plus austère, plus sérieux, pourrait-on dire, « L'honneur castillan ». Pourquoi ce choix ? Vers quelle interprétation oriente-t-il la lecture d'*Hernani* ?

Bruno Raffaelli, Don Ruy Gomez dans la mise en scène de Nicolas Lormeau, Comédie française, 2013.



I Une image mythique de l'Espagne.

Le titre suggère une image idéalisée de l'Espagne, en mettant en avant l'extrême importance accordée à un certain nombre de règles morales.

Définition de l'honneur (CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/honneur>)

I. – Au sing.

A. –
1. Principe moral d'action qui porte une personne à avoir une conduite conforme (quant à la probité, à la vertu, au courage) à une norme sociale et qui lui permette de jouir de l'estime d'autrui et de garder le droit à sa dignité morale. *Synon. honnêteté. Forfaire, manquer à l'honneur; code, lois, règles de l'honneur; notion, sentiment de l'honneur. L'honneur, dans son caractère indéfini, est quelque chose de supérieur à la loi et à la morale : on ne le raisonne pas, on le sent. C'est une religion* (FEUILLET, *Rom. j. homme pauvre*, 1858, p. 264). *L'honneur parlait, il fallait que l'honneur et seulement l'honneur fût écouté* (GOBINEAU, *Nouv. asiat.*, 1876, p. 244) :

1. ... le devoir de l'honneur s'est accru en raison de l'élévation du rang. Il y a bien eu un temps en effet où les peuples n'étaient pas tenus pour responsables de leurs engagements; mais c'est quand ils étaient réputés au-dessous de l'honneur comme du pouvoir, quand l'honneur était le privilège insolent d'une seule classe, quand la foi du gentilhomme paraissait seule digne d'inspirer confiance, quand celle du vilain était sans prix. A. DE BROGLIE, *Diplom. et dr. nouv.*, 1868, p. 208.

– *Homme d'honneur. Homme vertueux, probe, intègre, courageux, qui ne transige pas avec les lois les plus strictes de la morale. Est-on un homme d'honneur quand on a dans sa vie une de ces actions qui font rougir quand on est seul? Un homme d'honneur quand on a fait de ces choses que personne ne vous reproche, que rien ne punit, mais qui vous ternissent la conscience?...* (GONCOURT, *R. Mauperin*, 1864, p. 203).

♦ [Formule de serment] *Foi, parole d'homme d'honneur, p. ell. du déterminé d'homme d'honneur ou d'honneur. Foi d'homme d'honneur, je le ferai (Ac.). Comment trouvez-vous la pièce? – Charmante. – Vrai? – D'honneur* (RESTIF DE LA BRET., *M. Nicolas*, 1796, p. 24).

Région. (Belgique, Canada). – Ma foi d'honneur, on dirait presque que le père Didace le respecte (GUEVREMONT, *Survenant*, 1945, p. 68).

2. *En partic.* [En parlant d'une femme] Synon. de *honnêteté, pudeur. L'inceste est (...) une action simplement immorale. Il en est de même des manquements à l'honneur sexuel que commet la femme en dehors de l'état de mariage* (DURKHEIM, *Divis. trav.*, 1893, p. 43).

Cette image de l'Espagne reste liée à la culture personnelle de Victor Hugo, comme le souligne F. Naugrette dans la présentation de la pièce (édition G.F p. 14) :

Hugo s'inspire aussi de sa culture hispanisante : le *Romancero general* et le théâtre du Siècle d'or ; il a emprunté à la Bibliothèque royale *Las Comedias de Guillén de Castro*, les œuvres de Lope de Vega, et une anthologie d'auteurs espagnols où se trouvent Calderón et *La Célestine de Rojas* ; la préface d'*Hernani* donne comme autre source d'inspiration « *Le Cid, Don Sanche, Nicomède, ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables poètes* ». Les divers sous-

Le **Romancero general** est un recueil de courts poèmes, tirés des chansons de gestes, constitué à partir du XVème siècle. Quant au siècle d'or, il s'agit du XVI-XVIIème siècle qui a vu se développer une très brillante littérature en Espagne, en particulier dans le domaine théâtral avec des auteurs comme Fernando de Rojas (1465-1541), Guillen de Castro (1569-1631), Lope de Vega (1562-1635), Calderon (1600-1681).

Si dans sa préface, Victor Hugo évoque aussi le souvenir de Corneille, c'est particulièrement à propos de deux ouvrages, **Le Cid** et **Don Sanche**, qui célèbrent également deux héros espagnols, le premier qui décide de privilégier l'honneur et révèle ainsi sa bravoure, le second qui recouvre par cette même bravoure le titre royal qu'on lui avait ôté.

Signalons enfin que cette vision de l'Espagne renvoie aussi au voyage que Victor Hugo a lui-même fait en Espagne, lorsqu'enfant, en 1811, il a rejoint à Madrid, son père Léopold en poste auprès de Joseph Bonaparte. Avec ses frères et sa mère, il a traversé une Espagne occupée et a gardé le souvenir d'une population hostile aux armées françaises et animée d'un vif esprit patriotique.

Statue célébrant Le Cid, à Burgos

A propos de l'occupation française en Espagne :

Le tableau de Goya qui dénonce les violences françaises.

Encyclopédie Larousse :

Le tableau représente l'exécution de 43 patriotes espagnols, fusillés par les soldats français à Madrid le 3 mai 1808, pendant la nuit. La veille, la foule madrilène, qui manifestait pour le retour du roi **Ferdinand VII** – dont **Napoléon I^{er}** avait provoqué l'abdication pour installer sur son trône son propre frère **Joseph** –, avait affronté les cavaliers mamelouks envoyés contre elle par **Murat** (cet événement est représenté dans un autre tableau de Goya, *El dos de mayo*).

Dans la nuit du 3 mai, les représailles furent spectaculaires. C'est cet épisode tragique que Goya, qui fut témoin de la férocité absurde de la guerre et de ses atrocités, retient, en 1814, pour



symboliser la « glorieuse insurrection contre le tyran de l'Europe », mettant au service de cette commande officielle toute la puissance de ses moyens, simples et raffinés. Le héros populaire, victime lumineuse, se dresse au cœur de l'obscurité : celle d'un ciel noir et d'un paysage urbain qui l'écrase, et celle des hommes réduits à n'être que des machines à tuer.



El tres de mayo de 1808. Peinture à l'huile (1814) de Francisco de Goya. (Musée du Prado, Madrid.)

II Un code aristocratique rigoureux

Qu'implique donc « l'honneur castillan » ? Il s'agit de respecter **un certain nombre de règles morales transmises par la tradition et l'exemplarité de grandes figures héroïques** : le courage, la fidélité à la parole donnée, le respect des femmes et des jeunes filles, la loyauté au roi ou à la patrie voire le dévouement à l'amitié. Ce sont les valeurs défendues par Don Ruy, à l'acte III, lorsqu'il passe en revue ses ancêtres :

Don Garceran de Silva	Bravoure et défense du christianisme (contre les musulmans en Espagne)
Don Blas	Soumission et dévouement au roi
Don Sanche	Dévouement au roi (lui cède son cheval lors d'une bataille)
Don Jorge	Dévouement au roi (paye sa rançon aux musulmans)
Don Ruy Gomez de Silva	Bravoure et défense du christianisme (héros de la « reconquista »)
Don Gil	Loyauté de sa parole
Don Gaspar	« Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur ! »
Don Vasquez	« dit le Sage »
Don Jayme dit « le fort »	Bravoure et défense du christianisme

Père de Don Ruy	Dévouement envers son ami, Alvar Giron : n'hésite pas à lancer une armée pour le délivrer, alors qu'il est prisonnier des Maures à Grenade. (Anecdote de la statue de pierre).
-----------------	---

De fait, Don Ruy Gomez n'hésite pas à livrer Dona Sol, plutôt que de trahir la parole donnée à Hernani : le terme d'honneur est alors explicite : « **Prends la donc et me laisse l'honneur** ».

De la même manière, Don Ruy Gomez au premier acte avait rappelé les temps anciens et « **ces géants de l'Espagne et du monde** » qui respectaient les anciens, protégeaient les femmes et agissaient au grand jour :

**Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main.**

De fait **ce code de valeurs relève aussi de l'aristocratie**. Il se manifeste par exemple dans la pratique du duel d'honneur : duel entre Hernani et Don Carlos, à l'acte I, interrompu par l'entrée de Don Ruy ; duel que Don Carlos refuse à l'acte II, parce qu'Hernani n'est pas noble (ce qu'il est, en fait) ; duel que Don Ruy veut avoir avec les deux jeunes gens à l'acte I et avec Hernani seul, à la fin de l'acte III (« **Viens me tuer ou viens mourir, jeune homme** » vers 1250).

Il faut rappeler qu'en France, le duel d'honneur a été interdit au XVII^{ème} siècle par Richelieu, et que cette question était au cœur de *Marion De Lorme*, la pièce que Victor Hugo a écrit avant *Hernani* et qui fut censurée à la Comédie française en août 1829.

A propos du duel : <https://www.defense.gouv.fr/actualites/articles/le-saviez-vous-l-interdiction-des-duels>

Oserons-nous dire que le duel existe depuis... que l'homme existe ? Le duel est avant tout un combat, avec ses règles propres, entre deux adversaires permettant de réparer une offense. Dès l'an 501, une loi, promulguée par le roi des Bourguignons, codifie le duel en tant que combat judiciaire. Apparaît alors la notion de « champion », permettant aux plaignants ne se sentant pas capable de se battre, d'être remplacés. Au duel judiciaire (jusqu'en 1547) s'ensuit le duel d'honneur. Cette pratique traverse les siècles. Certains hommes étant plus friands des duels que d'autres : d'Artagnan, Cyrano de Bergerac, Victor Hugo...



Mais le 6 février 1626, le cardinal Richelieu (1585-1642) – dont le frère est mort en duel - fait interdire la pratique du duel. A cette époque, le duel fait rage ! Tous les cadres de l'armée royale, issus des rangs de la noblesse, le pratique alors pour laver les affronts et affirmer leur courage mais surtout leur identité nobiliaire. Cette tradition finit par entamer dangereusement les effectifs de l'encadrement... Richelieu demande à Louis XIII de promulguer un édit punissant de mort les contrevenants, considérant que la défense de l'honneur individuel ne doit pas mettre en danger le Royaume. Il fait décapiter, le 21 juin 1627, deux jeunes nobles pris en flagrant délit de duel. C'est pour asseoir l'autorité de l'Etat naissant que Richelieu frappe si fort contre ceux qui sont pourtant ses serviteurs. Mais l'édit ne marque pas pour autant la fin de la pratique du duel ! L'interdiction le rend encore plus attractif... Le XIX^{ème} multiplie les décrets pour tenter de le supprimer. Il disparaît naturellement au cours de la Première Guerre mondiale... Face à cette boucherie, le duel apparaît alors sans fondement. Le dernier duel à l'épée connu en France aura pourtant lieu bien longtemps après la Grande Guerre. En 1967, deux députés, Gaston Defferre et René Ribière se battent suite à une insulte prodiguée à l'Assemblée nationale ! Le combat sera remporté par Gaston Defferre, alors maire de Marseille – son adversaire sera juste blessé - et les photographies du duel seront publiées dans *Paris Match* !

III La toute-puissance du passé ou l'honneur mortifère

L'honneur s'inscrit ainsi avant tout dans **le respect absolu de la famille à laquelle on appartient**. Valeur aristocratique, elle s'appuie sur la tradition ancestrale qu'il s'agit de perpétuer. Le geste de Don Ruy Gomez est clair : il faut se montrer digne de ces prédécesseurs :

Ce portrait, c'est le mien. – Roi don Carlos, merci !

Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :

« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,

Fut un traître, et vendit la tête de son hôte ! ». (vers 1175-1178)

Mais cette fidélité au passé reste problématique : **l'honneur finit par créer un réseau de relations fondées sur la haine, l'hostilité ou la mort**. Car c'est par fidélité à sa famille qu'Hernani a décidé de se venger de Don Carlos : **« Ma race en moi poursuit ta race »** vers 384. A cet égard, Hernani se retrouve dans la situation du jeune Hamlet dans Shakespeare : il se voit contraint de venger son père, mais peine à s'y décider concrètement¹. Chez Victor Hugo, Hernani renonce à cette vengeance, une fois l'autorité.

On remarque d'abord que l'accord avec Don Ruy à l'acte III se fait sous l'autorité des portraits (et donc du passé et donc des ancêtres) : c'est de fait le dernier mot de cet acte : **« Vous tous, soyez témoins »**. A l'acte V, **Don Ruy Gomez lui-même apparaît comme l'incarnation du passé qui rattrape Hernani et l'entraîne vers la mort**. C'est au nom de l'honneur que le jeune homme se suicide et il invoque pour se faire le souvenir de son propre père.

Contre Dona Dol, incarnation de l'amour et de la vie, image de l'avenir, Hernani ne cesse de rappeler la fidélité qu'il doit à sa famille, à son honneur et à son père :

« Le duc a ma parole et mon père est en haut » (vers 2058)

« Il a ma parole et je dois la tenir » (vers 2094)

« Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure ?

Veux-tu que j'aïlle partout avec la trahison

Ecris sur le front ? » (vers 2112-2114).

Hernani meurt donc, à cause de l'honneur, par respect pour un monde féodal qui vient de disparaître avec l'accès de Don Carlos à l'empire. Hernani meurt en vertu de règles dépassées, incarnées par le personnage de Don Ruy Gomez, devenu à l'acte V une figure spectrale, image même de la mort, avec laquelle il avait déjà scellé un pacte à l'acte III en lui donnant la main.

De fait, on a souvent fait le rapprochement entre Hernani et Don Juan, le héros de Molière. D'abord parce qu'ils portent le même nom : à l'acte V, Hernani a recouvré ses titres et son nom, il est Don Juan (Jean d'Aragon) et il meurt entraîné par « l'homme de pierre »², la statue du Commandeur, l'incarnation de la loi morale contre les plaisirs de la vie et de l'amour.



¹ Il le fait à la fin de la pièce, lors d'un duel avec Laërte, le frère d'Ophélie, lui-même persuadé par ce duel de venger la mort de son père Polonius, tué par Hamlet. La fin de la pièce est macabre : Laërte et Hamlet meurent, ainsi que la mère d'Hamlet et l'oncle de celui-ci, Claudius, qui avait tué son propre frère pour épouser sa femme.

² La référence à la dernière scène du Don Juan de Molière est évidente : cf acte V, scène 6

Rappelons que dans sa mise en scène d'Antoine Vitez en 1985 au théâtre de Chaillot, la scénographie avait remplacé les portraits par de gigantesques représentations de mains :



Scénographie de l'acte III, mise en scène d'Antoine Vitez

« Ce même fonctionnement se retrouve dans *Hernani*, où **les portraits des ancêtres sont des mains géantes peintes en clair-obscur, à la Vélasquez, sur de grands panneaux de bois plantés à l'oblique dans une perspective accentuée.** [...]. Par rapport au texte, où le faste des tableaux était marqué par le luxe des cadres et des armoiries, Vitez privilégie le sème de grandeur à celui de richesse ; **les mains géantes symbolisent le pouvoir de la tradition qui a pris pour Don Ruy une importance démesurée.** Quand il rentre en scène, ses mains qui tremblent contrastent avec la fixité autoritaire de celles des ancêtres. Plus tard, il s'allonge face contre terre, en pleurs, devant le premier tableau, tendant en arrière sa main débile vers la grande. Il se relève ensuite et, dans son énumération des valeureux aïeux, lève souvent vers eux ses mains soulignées par l'éclairage. Puis sa main s'investit miraculeusement du pouvoir des ancêtres au moment du pacte avec Hernani, comme Vitez le décrit lui-même : « Quand j'oblige Hernani [...] à conclure un pacte avec moi, au terme duquel il me donnera sa vie quand je l'exigerai, je lui demande de sceller ce pacte en me serrant la main. **Alors ma main tremble, comme celle d'un vieillard. Mais au moment où je saisis la main d'Aurélien**

LA STATUE, DOM JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.- Arrêtez, Dom Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DOM JUAN.- Oui, où faut-il aller ?

LA STATUE.- Donnez-moi la main.

DOM JUAN.- La voilà.

LA STATUE.- Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie, ouvrent un chemin à sa foudre.

DOM JUAN.- Ô Ciel, que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent, ah ! Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan, la terre s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.

SGANARELLE.- Voilà par sa mort un chacun satisfait, Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content ; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages !

[Recoing], elle devient très forte et Aurélien joue qu'il est terrassé par une puissance terrible. Cela devient la main du Commandeur, une image comme il y en a dans les légendes de tous les temps, de l'Odyssée à la bande dessinée d'aujourd'hui, en passant par la Légende des Siècles de Victor Hugo : **une main fragile qui devient une main de fer parce que la puissance du Destin, la puissance du Dieu finalement s'en est emparée** ».

Naugrette Florence. **Vitez metteur en scène de Hugo.**

In: Romantisme, 1998, n°102. Sur les scènes du XXème siècle. pp. 27- 39;

Conclusion :

Ainsi, on le voit, « l'honneur castillan » reste une valeur ambigüe dans la pièce car elle conduit Hernani à la mort, alors que le monde est en train de changer. A la fin de l'année 1829, l'œuvre offre une réflexion intéressante sur le passé et interroge sur les conduites à tenir vis-à-vis de celui-ci. Jusqu'ou aller dans la fidélité et le respect de ceux qui nous ont précédés ? A quel moment ce respect devient-il mortifère et ne révèle-t-il que l'incapacité à vivre dans le mouvement du monde ?



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France